

LA MORT EN CHAMBRE CLOSE

JOHN LUTZ

Cette nouvelle, parue en 1988, présente toutes les caractéristiques du crime parfait ou, comme son titre le précise, du meurtre en chambre close. Le lecteur accède au point de vue de la victime s'interrogeant sur son meurtrier, ce qui est original. Mais l'assassin n'est pas forcément celui qu'on croit!

L'auteur de ce texte, John Lutz (1939-2021) a écrit et publié une cinquantaine de romans policiers et plusieurs centaines de nouvelles. Le recueil d'où est extrait le texte de «La mort en chambre close», traduit en français sous le titre Les Contes de l'Amère Loi («Série noire», Gallimard, 1989), a reçu le prix de l'Association 813. Or, comme le suggère le nom de cette association, emprunté au titre d'un polar de Maurice Leblanc, elle rassemble les amateurs de romans policiers, à commencer par ceux mettant en scène Arsène Lupin, que nous retrouverons plus loin dans cette anthologie.

Derrière le haut mur de brique hérissé de tessons, au-delà des immenses peupliers qui se balançaient dans la nuit, à l'extrémité d'une longue et vaste pelouse en pente douce, la résidence Masters avec ses tourelles, ses mansardes en avancée, ses

pignons semblait braver les rafales de pluie qui la giflaient. C'était une nuit idéale et un décor idéal pour un meurtre tout simple – et donc parfait.

Adrian Masters était seul dans la maison, et dans une maison de dix-huit pièces distribuées sur deux étages, on se sent vraiment très seul. Margaret, la vieille femme de charge, était en permission de nuit et tous les autres occupants de la maison vaquaient ici et là à leurs affaires. Encore que Masters ne se souciât aucunement d'être abandonné à lui-même, à ce détail près qu'il n'y avait personne pour s'occuper de lui.

Il avait dîné dehors. À présent, il traversait le vestibule pour aller dans la cuisine immaculée préparer sa tasse de thé du soir. Margaret avait pris soin de disposer la bouilloire bien en vue sur la paillasse. Masters en souleva le couvercle, mit les coûteuses feuilles de thé parfumées dans la passoire et y versa de l'eau. Il alluma le gaz, posa la bouilloire sur le brûleur et, après avoir éteint la lumière, il gagna son bureau.

Quand il ouvrit la porte, un grondement rauque brisa le silence. Lorsque Masters eut allumé, Major, un berger allemand qui pesait son demi-quintal, le reconnut et, dressant ses oreilles dont le poil grisonnait, il revint se coucher à côté de la bibliothèque pour reprendre son somme interrompu.

Masters lui sourit en se dirigeant vers la table de travail. Le gros berger n'était encore qu'un jeune chiot quand il en avait fait l'acquisition et, depuis douze ans, Major avait été d'une fidélité à toute épreuve envers son maître, et envers lui seul. Maintenant, il passait le plus clair de son temps à dormir mais il était quand même toujours vigilant, remplissant les deux rôles de compagnon et de chien de garde.

Les bêtes étaient une chose, mais Masters n'avait confiance qu'en fort peu de gens. Outre Major, dont la présence impressionnante était de nature à faire réfléchir, et l'enceinte qui protégeait la propriété, les serrures qui équipaient les portes étaient des serrures de haute sécurité garanties incrochetables. Et ce n'était pas tout : tous les soirs avant que sa femme et lui montent se coucher, Masters branchait un système d'alarme sophistiqué et ultrasensible. En l'espace d'un demi-siècle, il avait accumulé une fortune enviable qui venait s'ajouter à un héritage déjà substantiel.

Les bourrasques fouettaient les vitres obscures. Il n'avait cessé de pleuvoir de la journée, ce qui n'était pas fait pour arranger l'humeur sombre de Masters. Comme il s'approchait de la fenêtre pour tirer les rideaux, celle-ci lui renvoya le reflet de son visage de statue romaine aux traits distingués et, avec une vanité inconsciente, il modifia son port de tête et son expression pour avoir l'air plus impressionnant. Les lourdes draperies rouges

glissèrent et masquèrent son reflet comme un rideau de scène qui tombe sur l'acteur.

Masters prit place derrière le vaste bureau et se mit à jouer distraitemment avec un coupe-papier en or. Un léger grincement, provenant de quelque part dans la maison, lui parvint aux oreilles mais c'était sans nul doute le vent et il n'y prêta guère attention. Bientôt, se disant qu'il vaudrait mieux terminer le travail qu'il avait en cours au lieu de perdre son temps, il reposa le coupe-papier, se leva et se dirigea vers le panneau de chêne qui faisait suite à la bibliothèque. Du plat de la main, il l'enfonça d'un centimètre et le poussa vers la droite. Le panneau coulissa, révélant la grise surface d'acier de la porte de la chambre forte. Après avoir fait tourner le cadran pour composer le chiffre de la combinaison, il ouvrit sans effort la lourde porte à contrepoids et entra.

La chambre forte avait un mètre quatre-vingts de large et était profonde de deux mètres quarante. Le long de ses parois s'alignaient des armoires de classement et des étagères sur lesquelles étaient posés des coffrets blindés. Masters ouvrit l'un des classeurs et feuilleta rêveusement pendant plusieurs minutes les dossiers qu'il renfermait. Au moment où il allait sortir celui de Summers, le sifflement strident de la bouilloire retentit. L'eau bouillait.

Étouffant un juron, Masters prit le dossier et, au même instant, un frisson d'appréhension le parcourut, peut-être dû à la subtile altération dans

la sonorité du sifflement perçant de la bouilloire. Il se retourna, entraperçut le mouvement d'une ombre furtive dans le bureau, comprit que quelqu'un avait habilement utilisé le sifflement de la bouilloire pour camoufler le bruit de son approche et vit avec horreur la lourde porte de la chambre forte se rabattre. Une vague obscure se forma, grandit, submergea Masters et la serrure se referma avec un claquement sec.

Ténèbres totales. Silence total.

C'était la première fois de sa vie que Masters cédait à la panique, mais jamais il n'avait connu pareil effroi. Personne ne devait pénétrer dans la maison avant le lendemain matin à l'heure où Margaret arriverait pour préparer le petit déjeuner, et la chambre forte était parfaitement hermétique; il n'y avait aucun moyen d'en sortir. Par-dessus le marché, il était évident que quelqu'un l'y avait délibérément enfermé pour qu'il périsse d'asphyxie, et ses chances de remplir à nouveau ses poumons d'air frais étaient négligeables. Masters, qui avait toujours regardé les choses en face et analysé instantanément les situations dans lesquelles il se trouvait avec autant de précision que de réalisme, parvint à la conclusion qu'il était un homme mort.

La seule autre possibilité aurait été qu'il s'agisse d'une blague d'un goût douteux que lui avait faite un mauvais plaisant, mais personne ne s'amuserait à faire des blagues à Adrian Masters.